

Coronavirus

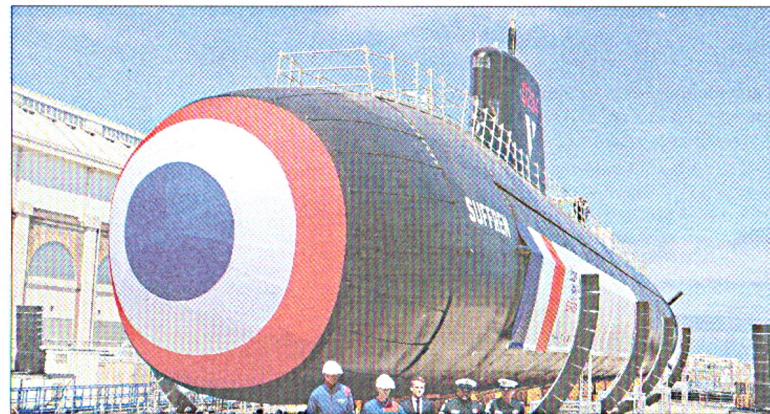
Confinement : l'expérience d'un sous-marinier

Cherbourg-en-Cotentin

Jean-René Lélias, ancien sous-marinier, évoque la sensation d'enfermement, et livre quelques conseils.

"C'est plus dur pour la population que pour nous. Nous, sous-marinière, sommes volontairement préparés pour être confinés", témoigne Jean-René Lélias, à propos des mesures gouvernementales de confinement pendant cette période de crise sanitaire liée au coronavirus. Le Breton de naissance, aujourd'hui âgé de 79 ans, est l'un des premiers membres d'équipage du *Redoutable*, le célèbre sous-marin nucléaire lanceur d'engins (SNLE), lancé en 1967 à Cherbourg par le Général de Gaulle.

C'est en 1956 que Jean-René Lélias est formé à l'école de Saint-Mandrier, dans le Var, où il suit un parcours global de 42 mois. Breveté mécanicien, le jeune marin est déjà volontaire pour les sous-marins. S'il n'a jamais patrouillé à proprement parler, le Cherbourgeois d'adoption va tout de même partir à plusieurs reprises en mer, immergé dans des coques d'acier, avec une vie en communauté. *"Les équipages à bord des sous-marins sont très jeunes. Les moyennes d'âge sont d'à peine 30 ans. Pour le Redoutable, c'était 26 ans",* se souvient-il. *"A l'époque, nous avions des contrôles médicaux et psychologiques, toute une batterie de tests, une formation tech-*



Lancement du *Suffren*, premier sous-marin nucléaire d'attaque de la classe *Barracuda*. C'était en juillet 2019, en présence du président Emmanuel Macron.

nique, afin de savoir si le gars était apte. Aujourd'hui, cela se passe par simulateur pendant une semaine, afin de voir si l'équipage réagit bien."

Programmer l'occupation, la clé

Dans les années 1970, au cœur des anciens sous-marins puis des SNLE que Jean-René Lélias a 'fréquenté', il fallait bien s'occuper en dehors du temps de mission. *"Pas de téléphones portables, ni d'écrans. Nous pouvions recevoir ou émettre des messages. Mais c'était la mission de surveillance et de dissuasion avant*

tout. Si l'un de nous était touché par un deuil dans son entourage, il ne le savait qu'à l'issue de la patrouille." Lorsque la mission de propreté, de quart ou de cuisine était achevée, *"il fallait bien programmer son occupation. C'était, et c'est toujours, la clé pour bien vivre le confinement",* assure le retraité du fond des mers. *"Nous avions la cafétéria, des films en noir et blanc, de la lecture... Nous suivions des formations/exercices aussi."*

Pour l'ancien sous-marinier, qui a terminé sa carrière au bureau d'études de l'arsenal de Cherbourg, *"il faut s'as-*

treindre à un planning dans la journée, et poursuivre du mieux possible le rythme que l'on avait, avec un travail à l'extérieur. Bien sûr que ce n'est pas évident, surtout avec des enfants."

Eviter les craquages

Pour lui, "des craquages" sont à redouter, car la population n'était pas prête à être confinée. *"Au bout de trois semaines, dans un petit appartement, cela peut devenir très difficile pour certains de rester enfermés !",* suppose-t-il. *"Nous, nous étions préparés à cela, à ne pas voir la lumière du jour, et ce pendant 70 jours. C'est en cela que ça diffère. Si un membre de l'équipage avait un coup de cafard, un coup de 'calgon', on lui remontait le moral."* De mémoire, il n'a pas connu d'évacuation sanitaire d'un sous-marinier pour cette raison. *"A bord, il y a un médecin, qui fait aussi office de psychologue et de dentiste. Il y a également deux infirmiers, dont un anesthésiste."* Dans les calculs de celui qui fut maître principal du *Redoutable*, sous le commandement de Bernard Louzeau, qui deviendra par la suite Amiral, une évacuation sanitaire intervient en moyenne au sein des sous-marins tous les... 9 ans !

"Je me rappelle qu'à bord d'une patrouille, un sous-marinier a déclenché une hépatite. Il a été transféré à l'isolement, dans l'hôpital du navire". La double peine, en quelque sorte.

Jean Rioufol